

Antje Majewski

Le Trône

A. Le Trône du Sultan Ibrahim Njoya

Nji Oumarou Ncharé : Le roi Njoya dans l'histoire est devenu roi des Bamoun petit. Il y a des documents qui disent qu'il avait 7 ans, d'autres qui disent 4 ans, d'autres qui disent qu'il avait 9 ans. Mais je retiens qu'il était encore mineur.

Nji Nchare Tare Nji Loumpet : Quand Njoya a régné, c'était Njanpoundounke. Elle c'était la femme du roi Nsangou qui est la mère du roi Njoya. Le roi Nsangou est mort jeune à la guerre, et donc c'est elle qui a régné, et qui a transmis le pouvoir à son fils, Njoya.

Nji Oumarou Ncharé : Entre temps, un grand notable de la cour va vouloir, il va même déclencher une guerre, pour essayer de renverser le jeune roi et usurper le pouvoir. C'est en 1896 qu'il déclenche la guerre. La guerre va être très très difficile pour le roi – c'est un enfant et il ne sait pas ce qu'est une guerre. Mais rapidement il va venir à l'idée du roi Njoya de faire appel aux Peuls du nord du Cameroun, aux Foulbé du nord du Cameroun et les Foulbé ont décidé de venir aider le roi Njoya dans cette guerre. Il faut se dire qu'à l'époque les Foulbé étaient déjà des musulmans. Ils sont venus et avant d'aller au front ils ont fait les prières selon les rites islamiques...

Nji Nchare Tare Nji Loumpet : Mais quand ils ont rencontré les musulmans, qui sont venus de Banyo, il leur a demandé le roi Njoya : « Est-ce que dans votre religion, il y a l'équivalent de roi ? » On a dit : « Oui. » Il dit : « Comment il s'appelle, celui qui commande tout le monde, qui ordonne des prêtres, comment il s'appelle ? » Il dit : « Le sultan. » « Si je rentre dans votre religion, est-ce que je peux devenir sultan ? » On a dit : « Mais bien sûr ! » Il dit : « Mais je marche ! ». Il comprend que le pouvoir politique se fonde sur le pouvoir religieux, les deux se fondent mutuellement – parce que les deux fonctionnent dans le même schéma : c'est la subjugation, c'est l'abaissement, c'est la même chose. C'est le sacré... c'est la même chose, et il a compris ça. C'est quand même formidable ! Et puis il a été très loin, parce qu'il a compris le pouvoir de l'écrit, parce que son écrit, ça ne sert pas juste à écrire : ça sert à créer l'administration, les actes civils, les mariages... c'est quand même quelque chose d'impensable.

C'est son évolution qui est quand même fascinante, en vingt-cinq ans, il passe des pictogrammes à un système syllabique alphabétique ! Ça n'existe pas beaucoup de fois dans l'histoire de l'humanité, ça, c'est absolument inédit. Il a vu l'écriture arabe et il a dit, lors de la bataille, parce qu'au moment où il accède au trône il doit faire face à des ennemis. Et Tupanka, Tupanka c'est un chef de guerre, qui décide de le combattre, et il recevra l'appui à

la fois des Allemands et de tout le monde, des Peul et tout, il va ramener la tête du roi Nsangou, son père, qui était gardée chez les Nso

Le royaume bamoun au 19^e siècle était un Etat dans le sens moderne du terme. C'est-à-dire que le royaume bamoun a déjà rempli le premier critère de la civilisation – ce n'est pas moi qui définis les critères de la civilisation – c'est l'urbanité. Foumban, c'est une des toutes premières villes de toute l'Afrique occidentale forestière. Il y a une ville – ça c'est le premier trait civilisé. Aussi les Bamouns ont l'écriture. Il reste quoi ?

Les Bamouns ont tout assimilé, ont tout digéré, et ont réinscrit tous les apports extérieurs dans leurs registres. Et c'est devenu comme quand je vous ai parlé de l'art, de l'écriture, je parlais de cartographie, de toutes les réalisations. Voyez ce que Njoya essaye de faire. Vous avez vu le palais du roi Njoya ? C'est une reproduction intégrée, assimilée du Schloss de Buéa. Je peux vous montrer les comparaisons, elles sont frappantes.

Nji Oumarou Ncharé : Nous sommes à l'intérieure du palais, palais qui a été construit par le roi Njoya en 1917. Et vous arrivez à un moment particulier où nous nous apprêtons à fêter les 100 ans de ce palais, parce qu'effectivement cette année le palais a 100 ans.

Nous sommes dans une pièce du palais, une pièce maîtresse, une pièce très importante, ce que nous appelons la salle des trônes. La salle des trônes parce que partout vous verrez que les trônes sont installés, salle des trônes aussi parce que c'est la salle des grands actes du palais, parce que chaque fois que le roi a une décision importante à prendre, c'est dans cette salle, et il s'installe sur son trône pour avoir tous ses attributs royaux avant de prendre la décision qui s'impose.

Vous avez là le trône du roi Njoya, j'allais dire la copie du trône du roi Njoya.

Parce qu'il est établi (effectivement que l'original de ce trône se trouve exposé au musée à Berlin. Il a été importé par l'empereur Guillaume (II) en 1908. Alors là, le trône se trouve à Berlin. Ça, c'est une copie. Comment est-ce que ce trône se retrouve à Berlin ? Il fait quoi à Berlin le trône ? Est-ce qu'il y a un roi des Bamouns à Berlin, puisque le trône est destiné à l'usage du roi ? Est-ce qu'il y en a un à Berlin ? Il fait donc quoi à Berlin ?

Ceci renvoie à une petite histoire des relations entre le roi Njoya et les Allemands.

Nji Nchare Tare Nji Loumpet : Bismarck ne veut pas heurter la France, qui a perdu la guerre de 1870 en Alsace-Lorraine. Et c'est l'Allemagne, c'est la France, c'est l'Angleterre qui sont engagées dans l'entreprise coloniale. L'Allemagne a un souci d'hégémonie en Europe. Donc les affaires c'est souvent les lobbys, les commerçants qui organisent le mouvement colonial. Ce sont les explorateurs, ce sont des gens qui n'ont rien à voir. Ce sont des explorateurs indépendants, la Nachtigal, ce sont tous ces gens-là qui vont... et puis ce des Woermann avec leurs bateaux qui sont chargés de négocier. C'est eux qui signent les traités souvent !

Nji Oumarou Ncharé : Quand les Allemands sont arrivés – il faut dire qu'effectivement ils sont arrivés en pays bamoun en 1902. Avant d'atteindre le royaume bamoun, ils ont traversé

d'autres royaumes au Cameroun, où les gens ont décidé de faire la résistance, de combattre les Allemands. Mais contrairement, quand ils arrivent à Foumban, les Bamouns qui avaient déjà des échos, avaient préparé leurs flèches, leurs lances pour aller combattre les Allemands, quand le roi Njoya leur dit : « Arrêtez ! Ces gens, laissez-moi, seul moi sait ce que je peux faire d'eux. Je préfère les avoir en amis plutôt qu'en ennemis. »

Il a entretenu une relation. Il a très bien reçu les Allemands. Il les installés sur une colline, les choses ont commencé, jusqu'au moment où en 1908, pour renforcer cette relation, le roi a décidé de faire cadeau, un cadeau d'amitié. Donc le roi avait fait cadeau de son trône à l'empereur allemand pour marquer une relation amicale. Parce que comme vous avez vu, si quelqu'un vous reçoit, il quitte sa chaise, il s'assoit sur une autre chaise, et il vous donne plutôt sa chaise, c'est une expression d'une profonde estime en votre personne. C'est donc ce qu'il s'était passé, et le trône s'est retrouvé en Allemagne. Et immédiatement le roi a pensé à faire une copie conforme que voici, que nous utilisons ici.

Nji Nchare Tare Nji Loumpet : Non, c'est exactement ça, c'est une autre forme de diplomatie, parce qu'il y a une tradition de diplomatie comme ça dans la sphère culturelle des Grassfields qui s'étend jusqu'au Nigeria. Où les gens se parlent, où ils se voient, ils s'envoient des cadeaux, ils négocient, il y a une tradition de diplomatie locale bien chevronnée. Et c'est la même diplomatie qu'il pratique déjà avec les Allemands.

Les Allemands exercent une telle fascination sur Njoya ; il est le modèle parfait. Et quand on lit les rapports des administrateurs Allemands sur le roi Njoya, il est considéré comme l'allié le plus fidèle de l'Allemagne. Donc c'est quand même une confrontation qui se joue dans le registre du symbole de la représentation. Le roi Njoya voit dans les Allemands la représentation la plus forte du pouvoir. Donc il n'y a pas conflit, il n'y a pas d'animosité, d'ailleurs les Allemands n'exercent pas le pouvoir direct à Foumban. Ils ont préféré installer le poste allemand à Bamenda, ce qui est quand même un peu plus loin. D'où l'illusion que Njoya conserve son pouvoir. Regardez comment il s'habille, il y a une véritable démonstration de l'indépendance dans ses costumes, dans sa façon de se tenir, et qui lui fait croire effectivement que les Allemands lui ont laissé son pouvoir. Il n'y a pas de conflit. Maintenant, pour les Allemands, ce n'est pas l'empereur qui demande le trône. Il y a déjà une tradition d'ethnographie allemande, le trône sera exposé dans un musée, comme un objet. Attention, il faut dissocier, ce n'est pas le pouvoir allemand, ce n'est pas le Kaiser, ce n'est pas Guillaume II qui décide de prendre le pouvoir. C'est, je ne vais pas dire des gens enthousiastes, des zélés qui en font un peu trop. Et pour l'échange des cadeaux, c'est un portrait de l'empereur. Et vous verrez qu'à Foumban le roi a essayé de se mettre sous ce portrait-là. Ce sont des choses qui se jouent au niveau symbolique. Maintenant le gramophone, ça, Njoya ne comprend pas très bien. Je ne crois pas qu'il soit très sensible à la musique classique.

Nji Oumarou Ncharé : Oui, il y a eu des échanges de cadeaux. Certainement, il y en a beaucoup. On peut déjà commencer par voir comment Njoya est habillé. Il est habillé comme un soldat allemand. Les Allemands lui ont donné des chaussures que je vois là, c'est ça, des choses comme ça, c'est des choses qui viennent d'Allemagne. Et au cours de la visite vous allez voir dans le musée beaucoup d'armures que les Allemands ont utilisées pendant la Première guerre mondiale pour se protéger. Les Allemands en ont fait cadeau au roi Njoya également et elles se trouvent dans le musée.

Nji Nchare Tare Nji Loumpet : Njoya regrettait un peu parce que c'était quand même le trône, il n'a pas vraiment voulu l'offrir. Il a regretté parce que c'était le trône de son père. Donc le trône qui est à Berlin est le trône du père du roi Njoya, et le trône du roi Njoya est à Fouban.

Mandu Yenu, c'est-à-dire qu'il y a une reine qui a épousé deux rois. C'est-à-dire une reine qui n'a pas voulu que son fils Toupou hérite du trône des Bamouns, mais elle a préféré que ce soit le fils de sa coépouse, afin qu'elle puisse l'épouser pour qu'elle puisse rester reine après la mort de son mari. Donc c'est devenu le symbole du trône des Bamouns.

Depuis ce temps le trône s'appelle Mandu Yenu. Mandu du nom de la reine, mère du roi Mbombo, et Yenu, mère du roi Kouotou. Voilà, quelque chose comme ça.

Nji Oumarou Ncharé : Maintenant l'usage du trône, le trône ici et celui qui est en Allemagne. La problématique c'est : quel est le vrai trône finalement ? Est-ce celui de l'Allemagne ? Je dirai non, puisqu'aucun roi ne s'y installe. C'est ça le vrai, puisque c'est sur celui-ci que le roi s'installe. Le trône est le siège du roi donc celui de l'Allemagne serait je dirais comme un ancien ministre qu'on continue à appeler ministre. Alors celui qui est vraiment utilisé comme trône est celui-ci.

Je ne suis pas allé en Allemagne pour voir comment est-ce que ce trône est disposé. Est-ce qu'en Allemagne de par les côtés du trône il y a des défenses d'éléphant, est-ce qu'il y en a ?

Sénateur : Il ne me semble pas.

Antje Majewski : Non. Il n'y en a pas.

Nji Oumarou Ncharé : Ça veut dire que ce n'est qu'une partie du trône qui est là-bas. Parce que le trône chez nous c'est un ensemble. Vous ne pourrez pas voir le trône du roi des Bamouns placé quelque part, sans deux défenses d'éléphant. Le roi s'installe sur son trône placé entre deux défenses d'éléphant qui symbolisent la défense, la protection. Quand le roi est sur le trône, il est protégé. Alors là-bas le trône est là, les défenses ne sont pas là, ça veut dire qu'il y a quelque chose qui manque. Aussi ici, pour question de conservation, nous n'avons pas pu déplacer une peau de lion. Il y a quelque chose qui manque, la peau du lion.

Parce qu'il y a toujours une peau de lion qui est installée là pour accéder au trône. Le roi passe par la peau du lion pour s'installer sur son trône, et le trône est placé entre deux défenses d'éléphant. Ça c'est donc comment il utilisait le trône. La différence entre celui-ci et celui de l'Allemagne, c'est que celui-ci est utilisé. Le roi l'utilise toujours. Et à chaque fois qu'il y a notre grande fête qu'on appelle la fête de Nguon, on sort le trône, on amène le trône à la place de la fête, le roi l'utilise. Mais l'autre en Allemagne maintenant c'est beau, c'est bien entretenu, parce que je l'ai vu, je l'ai vu à Zurich. On l'a exposé au Musée Rietberg, très beau, très bien entretenu, mais non utilisé à ses fins naturellement.

B. Pensées sur l'objet chargé

Albertin Koupgang : Moi je trouve que, que ça soit le vrai ou la copie, le trône... c'est important que ces objets reviennent. Puisque quand l'objet quitte son milieu pour être là-bas, il y a un trop gros handicap dans sa compréhension. Puisque c'est quand un objet est là, utilisé, qu'on comprend en fait l'utilité, la fonctionnalité de l'objet. Parce que quand c'est en Europe là, enfermé en prison – parce que j'appelle ça prison – vraiment l'objet perd tout son sens. A mon avis, c'est ça. Puisque quand l'objet est ici, s'il est chargé, c'est en rapport avec la nature, les ancêtres... Nos ancêtres ne se trouvent pas là-bas. Nos ancêtres ne se trouvent pas là-bas, c'est ici ! Ce qui fait que l'objet en étant là-bas n'aura plus la même fonction, le même pouvoir qu'ici sur place, où il a été conçu et réalisé.

Ambroise Flaubert Taboue Nouaye : La société Africaine est une société de convivialité, d'hospitalité, de Nkou, comme on dit chez nous, d'hospitalité. Nkou, quand on le définit littéralement on peut croire c'est le respect et tout. C'est l'hospitalité. Et dans l'hospitalité il y a le respect, il y a tout ça, c'est génétique chez l'Africain. Et ça fait en sorte que, depuis la nuit des temps, il y a eu cette démarche du don. Ce qui blesse, c'est les œuvres dont on dit : ça a été offert par le roi. Lequel roi ? Mais on connaissait les noms des rois ! Elles sont très peu ces œuvres où on désigne le roi exprès qui l'a donné, c'est ça qui fait problème. Le problème n'est pas trop dans l'incarnation ou dans l'esprit, qui est du domaine de l'immatériel qu'on mettrait dans l'œuvre . Parce que nous aussi on ne veut pas qu'on – moi par exemple, professionnel du patrimoine – je ne voudrais pas qu'on retire ce que l'occident sans le vouloir a reconnu à la création plastique africaine, notamment à ces artistes qui y ont travaillé. Parce qu'avant d'être des objets culturels, et des objets de société, ça a été travaillé par les hommes, souvent dans des conditions de tabou. Qu'on pourrait trouver atroces.

René Poundé : La plupart des objets, dont nous réclamons le retour, sont des objets qui étaient des objets de souveraineté ou de rituel, c'est-à-dire qu'ils concernaient la communauté entière. Pas des objets d'individus qui ont dû trouver leurs bons amis ou qui ont pensé échanger de manière pécuniaire, non, ce n'est pas cela.

Antje Majewski : Mais si je comprends bien, avant l'arrivée des colons, il n'y avait même pas cette idée qu'on pouvait échanger une œuvre d'art contre de l'argent.

RP : Non.

AM : L'artiste était payé avec des choses à manger, des choses comme ça...

RP : Oui. On l'anoblissait ! On lui donnait des femmes ! Et donc sa vie était accomplie.

C'était un des moyens d'accéder au pouvoir, à la noblesse.

Ambroise Flaubert Taboue Nouaye : On va te dire que les ateliers royaux ont fonctionné pourquoi ? Parce que le roi prenait en charge les artistes. L'artiste travaille pour la communauté. Lui, il se mettait au service de la communauté. Il n'était pas là pour fabriquer des œuvres pour des individus. Il répondait à une question sociale. Et pour que la commande arrive à l'artiste, le sujet aurait fait l'objet de beaucoup de débats, soit au sein des sociétés coutumières, soit au sein des castes. Mais tout ça dans l'intérêt de la communauté. Et le roi n'est que le gardien, le roi n'est que le locataire du palais. Vous allez voir qu'aujourd'hui, une fois que vous allez amener le roi, une fois qu'il arrive au trône, chacun s'en va à un lopin de terre, soit à Yaoundé... Parce qu'on est parti de l'institution, on a fait tout pour depuis la colonisation, pour détruire cette institution ; qui est une institution démocratique sans autre pareille, une institution respectueuse des droits, respectueuse des valeurs, une institution qui avait prôné le goût du mérite.

Nji Nchare Tare Nji Loumpet :

Le problème de Njoya c'est de conserver la pérennité de la dynastie de Nchare Yen contre toutes les forces extérieures parce que le roi Njoya considère le Cameroun comme quelque chose d'extérieur. Et ça c'est valable pour tous les rois bamouns.

La société bamoune est une société hiérarchisée, et médiévale. La terre du royaume, l'ensemble du royaume, appartient au roi qui l'a conquis par la guerre, par les armes, c'est un peuple guerrier. Et il le distribue à tous ses fils, les fils du roi, premier degré. Ceux qui le deviennent sans être de la dynastie de Nchare sont assimilés. C'est-à-dire le plus grand mérite que tu puisses avoir c'est d'être le fils du roi, tu es possesseur de la terre à Foumban et des terres domaniales. Le prince bamoun noble est un guerrier. C'est comme un seigneur au Moyen Âge. Il a des terres, et les gens travaillent dans ces terres, et puis voilà ils ont droit à l'usufruit et ainsi de suite. La société médiévale, quand tu n'es pas noble, tu as de fortes chances d'être un esclave. Tu vas servir. Ecoutez, moi je suis un prince en filiation directe dans la dynastie de Nchare Yen Quand j'appelle quelqu'un, vous allez voir comment il va se plier en quatre là, pour un rien. La contrepartie, c'est que tu lui dois protection et tout et tout et tout ! Quand il te dit qu'il y a le vent qui entre dans sa maison, tu ne vas pas te croiser les bras ! C'est comme ça, ça ne se pose pas en terme d'esclave, pas esclave... et les gens qui sont de condition servile acceptent leur condition. Je ne sais pas si je suis le mieux placé pour en parler, mais c'est une société qui fonctionne comme ça, et ils y tiennent. Vous avez vu cette déférence autour du roi ? Vous êtes dans un pays à part, vous avez pas le sentiment ? Le

roi est tellement fort, il y a des gens tellement réunis. Il faut voir quand il y a la fête de Nguon : il y a 70 000 personnes qui marchent derrière lui. Vous avez entendu parler de ça ? Ça, c'est éminemment politique, ça.

Pour rester roi des Bamouns, il faut savoir ce qui se passe à Yaoundé. Il est chef du cabinet du haut-commissaire français à l'époque coloniale, il est ministre, il est tout ce que vous voulez : ambassadeur, il est ministre de l'Administration territoriale, c'est-à-dire qu'il est la tête de tout l'administration camerounaise au niveau territorial, ça veut dire qu'il est patron des gouverneurs, des préfets, et des sous-préfets. Il était vice-ministre des Affaires étrangères, il sait ce qu'il se passe ! Mais son but, ce n'est pas... Je ne parle pas pour lui, mais je crois qu'il est membre du bureau politique du parti au pouvoir, donc il ne peut pas être à l'écart de ce qu'il se passe. Personne n'est élu ici au Cameroun, tout le monde est désigné. Excuse moi de te parler de façon aussi péremptoire. Personne n'est élu.

Albertin Koupgang : Bon, c'est quand on attrape le nouveau prince pour être initié, pour remplir la fonction du roi – c'est quand il est ramené dans le lieu d'initiation qu'on appelle la **La'akam**. Ce lieu où il va aller suivre 9 semaines des rites de commandement. C'est là où le nouveau chef est chargé de tout le pouvoir mystico-religieux, à travers des notables initiés. Il y a cet fonction d'initier aux différents rites traditionnels, aux différentes charges qui le concernent dans la chefferie. Donc il est doté de pouvoirs dans le lieu où il est initié qu'on appelle la **La'akam**. Ce sont les notables initiés qui le dotent de tous ces pouvoirs-là. Pour moi, c'est le premier prêtre du culte. Parce qu'n réalité, et c'est un chef, quand il faut faire certains rituels, il charge ses serviteurs pour aller le faire. C'est pour ça que c'est lui qui devrait être là pour le faire, la charge de premier prêtre religieux de la chefferie. Le chef c'est un prêtre de la chefferie, le premier.

René Poundé : Nous allons à l'église le dimanche. Mais avant d'aller à l'église le dimanche, hier c'était samedi. Là on fait les funérailles, les deuils. Nous somme allés vendredi rendre compte aux ancêtres, mercredi nous avons fait l'implantation. Et après tous ces rituels on invite maintenant le curé pendant nos funérailles. Et donc nous pratiquons nos rituels.

Albertin Koupgang : C'est une force religieuse, une force immatérielle. Il serait difficile de décrire ce qu'on ne voit pas. Essayer de décrire ce qu'on ne voit pas... Du moins, c'est des forces vraiment très craintes, et souvent on a des preuves dans la vie sociale, puisque le chef par exemple s'il arrive en tant que personnage chargé de pouvoir, qu'il a son objet, qui est aussi chargé, et que vous l'utilisez, alors vous pouvez par exemple porter une malchance. Soit par exemple si vous vous asseyez sur un siège du chef, votre côte sera cassée. Ça c'est des réalités. Aussi si vous êtes assis là-bas, de manière consciente, ailleurs, pour peut-être voir ce que ça va faire, vous serez frappé négativement. A ce moment il faut aller vous faire purifier, pour enlever le mauvais sort.

René Poundé : Donc chaque objet est le réceptacle des idées, soit du créateur, quand il a décidé lui tout seul de créer cet objet-là, soit des sociétés ou des personnes qui viennent passer la commande. Et donc c'est un réceptacle. Et c'est ça qui fait, qu'on dise qu'il est chargé. La charge ce n'est pas une pratique rituelle où on prend des herbes, on mélange, on fait les grigris. Non, c'est la parole ! C'est la parole qu'on met dans un objet pour le sacrifier, et la parole est la manière d'exprimer des idées.

Ginette Daleu : Parlant de réceptacle, là j'ai une question à poser à M. René Poundé : l'être humain n'est-il pas un réceptacle ? L'homme n'est-il pas un réceptacle ? Quand on parle de la création, il y a le créateur qui fait une boule. Il souffle la boule, la motte de terre, c'est l'objet, et quand il souffle il donne vie à la boule. Et la boule maintenant c'est l'être humain et il réfléchit, il pense, il marche, il est intelligent.

René Poundé : C'est ce qu'il croit.

DG : Qui croit ?

RP : Il croit qu'il est intelligent.

DG : L'homme est intelligent !

RP : C'est l'orgueil de l'homme.

DG : Je ne sais pas, est-ce qu'on peut dire que l'être humain aussi est un réceptacle ?

RP : Oui.

DG : Et quand il crée des objets, ces objets-là aussi – l'être humain met de l'énergie, la force de sa pensée.

RP : Oui, mais j'ai dit, si on part dans ta logique, c'est-à-dire qu'il y a quelqu'un qu'on appelle Dieu, qui l'a fabriqué en le soufflant, n'est-ce pas ? L'être humain depuis que Dieu l'a créé, il me semble qu'il ne cesse que de vouloir être l'égal de Dieu. Qu'est-ce qu'il fait quand il fabrique un objet, il fait la même chose. Non ? Donc Dieu lui a permis d'être un réceptacle et il permet à l'objet d'être un réceptacle. Et c'est à peine croyable, mais je pose toujours cette question, quand on me pose ce genre de questions... N'avez-vous jamais vu une statuette danser ?

Albertin Koupgang : Un objet par exemple appartenant au chef – le chef qui est déjà un personnage sacré, doté de pouvoir mystico-religieux – vous savez chez nous, on ne tend pas la main au chef déjà, alors quand un objet est touché par le chef, cet objet est chargé. Par exemple on réalise une chaise qu'on dépose au palais, dès qu'il s'assoit sur ça, l'objet est chargé. C'est un pouvoir religieux. Donc l'objet n'est plus de la même dimension matérielle, il a une dimension religieuse, donc vous ne pouvez plus vous approcher, vous ne pouvez plus toucher l'objet. On peut dire que si l'objet, par exemple on prend le cas d'un trône d'un chef, qui quitte ici, qui part en Europe, et qu'on a conscience de le restituer dans son milieu habituel, si on le ramène, et que le chef l'utilise, l'objet va se charger.

C'est comme un patient couché au lit à l'hôpital, quand il est malade, dès que vous lui donnez son remède, il est guéri. Donc si on peut le faire de l'objet, on le recharge de ses pouvoirs habituels, il va continuer à vivre, à remplir sa mission, dont il est assigné au départ.

Ginette Daleu : Et si l'objet rentre, si jamais l'objet rentre ?

René Poundé : Non, il reposera aux endroits où il était...

GD : Il va retrouver cette même énergie ?

RP : Mais bien sûr, ils ne perdent pas ça. C'est un objet sacralisé à un endroit donné, ou pour une fonction donnée. Où qu'il aille il conserve cela, mais ça ne peut être effectif que s'il se trouve à cet endroit.

C. Pensées sur la restitution

Nji Oumarou Ncharé : Vous savez qu'aujourd'hui il y a cette politique de restitution des biens culturels, qui pousse les gens à nous demander de réclamer. Parce qu'en principe il doit revenir à Foumban. La politique est bien, mais pour moi la politique devrait satisfaire à plusieurs conditions. Pour revendiquer un bien culturel, pour moi il faut connaître le mode d'acquisition de ce bien. Il faut savoir comment est-ce que c'est parti. Si vous faites un cadeau aujourd'hui, et mon fils vient me demander de le restituer, je pense que ça ne sonne pas bien. Mais s'il est établi que cela entre dans le cadre de l'exportation illicite des biens culturels, je pense qu'absolument il faut donc ramener ce trône. Mais pour le moment, à ce que je sache, ça a été un cadeau.

René Poundé : Mais c'est la propriété des Bamouns ! Qu'est-ce qu'il fait en Allemagne ?

Comme le Tukak (masque), qu'est-ce qu'il fait au Quai Branly ?

Qu'est-ce que toute cette masse d'objets qui se trouvent dans les réserves font là-bas ?

Le roi et ses notables l'ont donné, l'ont offert à quelqu'un qu'ils ne voyaient pas, mais c'était sous la pression et sous la peur. C'est pour ça que ça n'a ni été volé, ni donné. Parce que l'image de la Schutztruppe, quand on avait la truppe, quand ils passent, c'était que si quelque chose lui plaît et que tu ne le donnes pas, il te pend. Ne rigolez pas parce qu'n plus c'est réel. Si nous partons d'ici à Bafang, les Mu'fo'o (princes) comptaient le nombre de chefs qu'ils ont pendu, parce qu'ils essayent certainement d'interdire le passage afin d'avoir le paiement du droit de passage. Et donc, quand on entendait seulement qu'ils arrivent, on apprêtait déjà les cadeaux, pour qu'il n'y ait pas l'impression qu'on est un peu fâché.

Ambroise Flaubert Taboue Nouaye : Ça a tout son pesant d'or, ça veut dire que c'est une pièce qui est partie dans le canon du dispositif social du peuple de Foumban. Mais cet exemple ne peut pas obstruer tous ces milliers de pièces.

Parce que pour moi, le cas que vous avez pris sur l'objet du Foumban, c'est peut-être un peu un petit divertissement.

C'est clair, l'objet a été donné, et il y a un autre objet qui fonctionne. Sans pour autant être d'accord avec ceux des collègues africains qui ont dit : « Bon, ce n'est pas un problème que les œuvres soient parties, qu'elles soient volées ou pas, en Afrique on a déjà cette force de créativité. Une fois que ça part, nous on le réincarne à côté... ». Tu trouves aussi d'autres occidentaux conservateurs qui disent : « Non, et si on va rétrocéder même cela, ça va pourrir, ils n'ont rien pour conserver. » Mais aujourd'hui, on constate que si après les indépendances c'était pas la priorité, on constate qu'il y a eu une volonté. Il y a une consommation culturelle, artistique de l'art, même si elle est lente, qui se fait en Afrique. On a les chefferies aujourd'hui, qui tiennent avec des cases, c'était des privilégiés. C'est pour ça que ces œuvres ont été même volées. Parce que le roi, une fois qu'il recevait un occidental, il l'amenait dans l'espace, la case. Les serviteurs étaient les conservateurs. Et ils ont dit non, ils n'ont pas connu l'histoire des musées, ils n'ont pas connu la conservation – non ! Toutes ces œuvres ont été là parce qu'il y avait tout un groupe de personnes qui n'avaient que ça à faire comme métier.

Les musées occidentaux et les musées africains vont se regarder dans un regard positif, un regard équitable. Pas un regard de piédestal où, parce qu'un musée est dit musée de Berlin ou musée de Paris, il serait plus intéressant que le musée de Bandjoun au Cameroun ou le musée de Bamendjou ou que la Fondation Jean-Félicien Gacha. Non, je ne pense pas. Etant entendu que le musée n'est pas sa dimension, la structure, mais ce qu'on y fait. Tant que le musée est un espace qui doit éduquer, qui doit conseiller, tant que nous sommes d'accord sur cela, cela voudrait dire que dans quatre mètres carrés, on peut donner une éducation qu'on donnerait dans mille mètres carrés. Dans cette approche-là, les musées occidentaux pourront se mettre dans une démarche avec les musées africains, dans une démarche de circulation de ces œuvres .

L'occident va se considérer à bon sens comme dépositaire, comme on dirait, comme le gardien de ces collections, et considérer tous les peuples qui sont des producteurs de ces pièces-là, comme des propriétaires.

Sultan Ibrahim Mbombo Njoya : J'ai reçu beaucoup de délégations allemandes ici, aussi comme privé, et j'ai dit vraiment que compte tenu de l'histoire, j'ai l'impression que nous ne bénéficions pas de cette amitié qu'on attendait des Allemands, compte tenu des relations que ce pays avait au Royaume bamoun. Et quand je suis allé à cette visite en Suisse, où il y avait une exposition, j'ai vu le trône du roi Njoya, ça m'a fait quelque chose. Et je me souviens que les journalistes m'ont demandé si je ne demande pas le retour de ce trône au Cameroun, est-ce que je ne pense pas qu'il faut faire une demande dans ce sens. Et j'ai dit non, ça serait vraiment une insulte à mon grand-père, parce qu'il avait fait cadeau. Ce n'est pas des objets comme les objets que les colons ont pris de force. Les objets qu'on a pris de force, ça on peut demander, que certaines personnes demandent notre accord pour que ça quitte le Cameroun.

Mais là, c'était un cadeau. Si le musée de Berlin estime que bon, ils veulent nous faire un cadeau à nous, on n'a pas de problème parce que comme vous avez vu, il y a le même trône ici.

Quand il a fait cadeau il en a fait un autre ici pour ne pas être privé de son trône.

Donc voilà les choses qui auraient milité en faveur de bonnes relations entre nous, même de bénéficier de quelques investissements culturels même. De temps en temps il y a des gestes positifs, mais ça ne reflète pas le poids des relations qui existaient entre l'Allemagne et le roi Njoya. Sinon, nous espérons que ça changera un jour avec des informations comme celles que vous recueillez là, ça va circuler et un jour on verra la réponse. Merci beaucoup.